

Sophie à l'université

Qui va défendre la vieille Sophie qui est en train de mourir dans la poussière à l'université? En fait, la charge de Claude Bertrand contre l'enseignement universitaire de la philosophie (LeDevoir, 20/1/96) est si brouillonne, elle fait tellement «temps présent», qu'elle ne mérite peut-être pas d'être corrigée. On pourrait simplement conseiller à ce professeur de philosophie au collégial de se recycler en enseignement de l'anglais puisque c'est par cette matière que le Ministère de l'éducation a «pensé par lui-même» qu'il fallait remplacer une partie des cours de philosophie.

Sans tenir compte du fait que chacun connaît au moins un mauvais professeur et au moins un bon dans toutes les matières qu'on lui a enseignées, M. Bertrand reproche aux professeurs de philosophie des universités de ne pas s'efforcer «d'inventer une pensée personnelle» à propos des auteurs qu'ils enseignent et, par conséquent, de ne pas transformer la vie de leurs étudiants. Il leur reproche aussi de ne pas créer des œuvres qui transformeraient le monde. Rien de moins. La cause de cette stérilité générale serait, selon lui, que «l'enseignement des auteurs de la tradition philosophique continue d'être complètement coupé de son insertion dans l'existence sociale ou individuelle de chacun».

Cette accusation est claire, vieille et philosophique. Ce qui l'est moins, c'est que Claude Bertrand réclame une philosophie qui vise à transformer le monde et, du même souffle, invoque Heidegger qui pourtant répète que la volonté de transformer le monde est ce qui empêche de penser. Passons et venons-en au «temps présent» dont l'accusateur voudrait tant qu'on s'occupe. Au XX^e siècle, dit-il, «la pensée s'est effondrée comme pur système de connaissances», c'est pourquoi, selon lui, la philosophie n'a d'autre choix que de s'insérer «dans l'existence sociale ou individuelle de chacun». Là, son occupation devrait consister, je suppose, à se remplir de ce qui s'y passe ou à communiquer son effondrement à tout ce qu'elle touche. Mais peut-être que ma supposition est un peu trop logique et pas assez «créative». La logique, comme l'érudition, ne convient pas tellement au «temps présent». Il vaudrait mieux imaginer que la philosophie, en s'effondrant dans le temps présent, se trouverait fécondée par une «pensée libre» (qui passait par là) et donnerait ainsi naissance à une œuvre qui transformerait le monde en faisant parler d'elle. Voilà qui serait de la philosophie qui tient compte du «temps présent». On pourrait la résumer en trois slogans qu'on placarderait le long de l'autoroute informatique et tous les navigateurs reviendraient chez eux avec une nouvelle histoire à raconter.

Les universitaires, eux, n'ont à raconter que la triste histoire d'une philosophie stérile «en train de mourir dans un fond poussiéreux d'érudition». Ils s'attachent à cette vieille dame à demi folle dont Boèce décrivait les vêtements déchirés déjà au VI^e siècle. Notre accusateur constate maintenant qu'elle est nue, inintéressante, et il voudrait, plein de bonne volonté, qu'on l'habille selon la mode du «temps présent» pour lui faire faire sa promenade dans la rue, dans le but d'élever le sens moral des passants. Il ne resterait qu'à souhaiter que la vieille dame «retombe en enfance» pour que l'histoire finisse bien.

L'intention de faire que la philosophie soit quelque chose de socialement et de personnellement utile date au moins de Socrate. Et il est difficile de concevoir qu'avant lui Pythagore ou Héraclite se soient voulus inutiles. Alors comment ne pas être d'accord avec la critique de la «manière fort érudite et purement scolaire» qu'adopte l'enseignement universitaire de la philosophie? C'est encore Heidegger qui dit que la philosophie est une méditation sur l'inutile, mais n'abusons pas de lui. Disons plutôt franchement qu'il y a une utilité à l'érudition et à l'école (dans son sens le plus scolaire). Même Socrate avouait avoir eu des maîtres, et l'érudition demeure le seul moyen de ne pas prendre des vieilleries pour des nouveautés. Pour dépasser ses maîtres, il faut en avoir eus. De la même manière, la véritable ignorance vient après la connaissance, c'est-à-dire l'érudition, et non pas avant. Voyez comment commandent ceux qui n'ont jamais été commandés et comment se pense savant le moindre débutant.

Quant au fait de «penser par soi-même», personne n'a besoin de philosophie pour faire ça. C'est pour le faire un peu mieux qu'on a besoin d'étudier. Il se pourrait peut-être que l'instinct moderne de «penser par soi-même» soit précisément ce qui empêche d'apprendre à bien le faire. Pourquoi aurait-on besoin de la philosophie si l'on peut déjà «penser par soi-même»? N'importe quel sophiste s'amuserait ferme à nous démontrer qu'on ne peut décider par soi-même d'apprendre à penser par soi-même.

Il y a une marge entre demander à des professeurs d'université d'être intéressants et leur demander de rendre leurs étudiants «créateurs dans le domaine de la philosophie» ou de produire une «œuvre créatrice». La démonstration de la pertinence d'une philosophie peut être aussi ennuyeuse (ou intéressante) qu'un résumé objectif de la pensée de Hegel. Il se peut que de critiquer les cours «plates» d'un professeur d'université le pousse à créer l'«œuvre» du siècle, pour se faire pardonner. C'est un peu ce qui est arrivé dans le cas de Wittgenstein, paraît-il (?).